

La Fontaine, L'Homme et la couleuvre Fables X, 1, vers 51 à 90

Intro :

Parmi les animaux, le serpent est perçu de manière ambiguë, tantôt associé positivement à la terre et à la vie (dans l'Antiquité, il est associé au culte d'Asclépios, Esculape, le dieu-médecin, et c'est un des éléments du caducée, l'emblème actuel des métiers de la santé), tantôt associé au mal et à la tentation (le serpent biblique). Dans les fables de La Fontaine, il est peu présent (3 fables seulement : « **Le serpent et la lime** », V, 16 ; « **Le villageois et le serpent** », VI, 13 ; « **La tête et la queue du serpent** », VII, 17).

Pourtant dans cette fable, « **L'homme et la couleuvre** », c'est bien cet animal qui révèle à l'homme l'étendue de son injustice. Pour appuyer ses dires, elle fait appel aux témoignages d'autres victimes de l'égoïsme des humains.

Comment La Fontaine dénonce-t-il l'ingratitude de l'homme envers la nature ?

I Le témoignage du boeuf

Comme souvent chez La Fontaine, le récit ouvre et ferme la fable, en laissant une très grande part aux discours. Après l'intervention de la vache, c'est au tour du bœuf de parler.

1) Un personnage à part entière

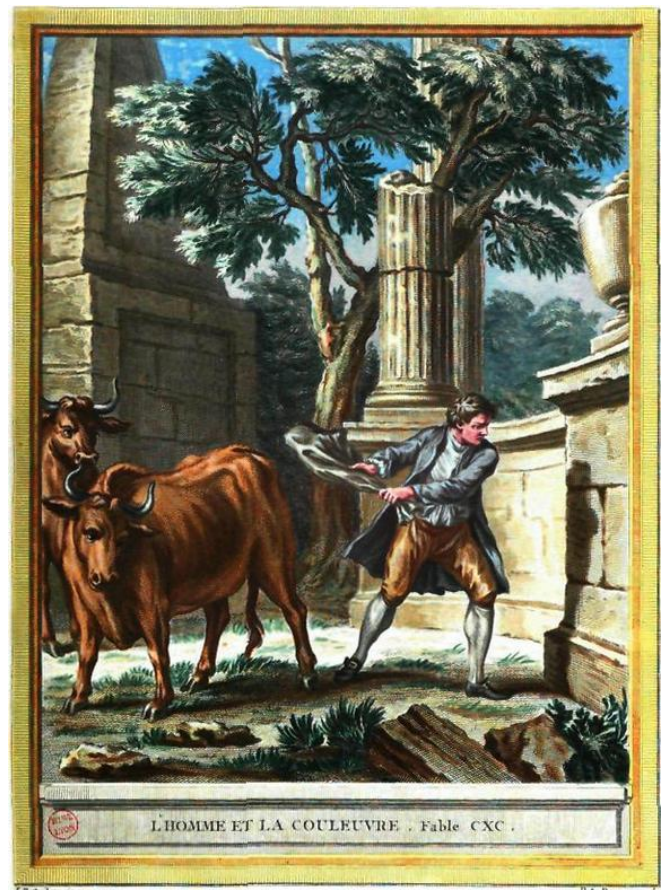
Le discours du bœuf est très caractérisé. Animal considéré comme lent, voué à labourer ou à tirer des charges pesantes, il parle avec solennité. La précision « **à pas lents** » qui marque son arrivée contraste plaisamment avec le début du vers, qui suggère la rapidité « **Ainsi, dit, ainsi fait** ». L'emploi du présent de narration « **Le Bœuf vient** » crée une forme de suspens. Quant à la précision : « **Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête** » elle joue sur le double sens du verbe, sens premier, « **ruminer** » qui désigne la manière de manger des herbivores, et sens figuré, qui signifie réfléchir, tourner et retourner une idée dans son esprit.

Ainsi, dans son discours rapporté au style indirect, il emploie des phrases longues (3 phrases pour dix vers de parole ; alors que la Vache en prononçait 14 pour 14 vers) et s'appuie sur des références littéraires (les vers 55 et 56 sont inspirés de deux vers de Virgile, poète latin du I siècle avant JC : « **Le travail revient en cercle pour les laboureurs et l'année tournant sur elle-même suit les traces de ses pas** »). Il utilise aussi la périphrase à plusieurs reprises : « **ce que Cérès nous donne et vend aux animaux** » désigne les récoltes, que les hommes voient comme un don, alors que c'est le travail des animaux qui paie. De même « **Chaque fois que les hommes achetaient de son sang l'indulgence des Dieux** » fait référence à la pratique du sacrifice des animaux en faveur des Dieux, tel qu'il était pratiqué dans l'Antiquité.

2) Une argumentation à charge

Le Bœuf reprend les mêmes idées que la vache. Il met en comparaison les nombreux travaux qu'il exécute pour l'homme et le peu de récompense qu'il en obtient. La pénibilité de ses efforts est appuyée par le vocabulaire : « **labeur** » « **soins** » « **peines** », ainsi que par l'emploi du superlatif « **les soins les plus pesants** ». L'animal met aussi en avant la fréquence incessante de ce travail par l'image du « **cercle** » et les verbes qui utilisent le préfixe « **re** » (« **revenant** », « **ramenait** »). L'allitération en « **s** » des vers 54 et suivants appuie cette notion de retour.

A l'inverse, le salaire de tous ces efforts est évoqué en une formule très brève (un hémistiche) « **Force coups, peu de gré** ». Au final, ce qui l'attend une fois vieux, c'est la mort, on le sacrifie aux dieux, selon la coutume de l'antiquité. Là encore, le Bœuf souligne ironiquement l'incroyable orgueil des humains qui pensent « **honorer** » l'animal, alors qu'ils n'agissent que dans leur propre intérêt, en voulant « **acheter** » « **l'indulgence des Dieux** ».



Ces arguments sont bien sûr inacceptables pour l'homme. Et pour les refuser, celui-ci attaque le bœuf sur la forme même de son discours : il qualifie donc l'animal « **d'ennuyeux déclamateur** ». La solennité du discours, ridiculisée par l'expression « **de grands mots** » devient le prétexte invoqué par l'homme pour récuser ce témoignage.

II Le témoignage de l'arbre

Avec le choix de « l'arbre » comme juge, la réflexion s'élargit : c'est le comportement de l'homme envers toute la nature qui est interrogé : on passe de l'animal au végétal et « **l'arbre** » apparaît comme un singulier générique qui désigne en fait la nature elle-même.

1) La générosité de la nature

Les dons sont multiples : non seulement il protège des intempéries, évoquées par un rythme ternaire dans un alexandrin : « **contre le chaud, la pluie et la fureur des vents** », mais il donne également à manger : l'expression « **il courbait sous les fruits** » image cette abondance. De plus, l'année est décomposée en quatre saisons et le parallélisme du vers 74 (« **des fleurs au Printemps, ou du fruit en automne** ») et le chiasme du vers 75 (« **L'ombre l'été, l'Hiver les plaisirs du foyer** ») mettent en avant la « libéralité » de l'arbre, accentuée par le choix même du verbe « **donner** ». L'allitération en f (« **fleurs** » et « **fruit** »), ainsi que la rime intérieure au vers 76 (« **Été** », « **foyer** ») soulignent la répétition des dons faits à l'homme par l'arbre.

Ainsi la nature subvient à tous les besoins des hommes, voire à leur plaisir. L'emploi du verbe « **ornait** » suggère même la satisfaction esthétique qu'apporte la contemplation des arbres. La Fontaine, entre le discours de la vache et celui du bœuf et de l'arbre, est passé de « **lui** » (vers 37) l'homme à « **nous** » (vers 54, 70, 74), le pronom étant accompagné de l'adjectif « seul » : « **pour lui seul** » v.37), « **pour nous seuls** » v. 54, « **pour nous seuls** » v. 70.

2) L'ingratitude humaine

Malgré tous ces dons, l'homme se comporte toujours comme un ingrat. L'arbre mentionne « **le salaire** » et « **le loyer** » en une phrase rapide « **un rustre l'abattait** ». Maltraitance et mise à mort caractérisent ainsi le comportement des hommes. L'arbre s'indigne dans une question rhétorique qui souligne la cruauté humaine : « **Que ne l'émondait-on sans prendre la cognée ?** ».



La conclusion est donc sans appel : le « **symbole des ingrats** », (expression utilisée aux vers 12 et 25) est donc bien l'homme. Les témoignages sont accablants.

III Une morale ambiguë

1) La mort de la couleuvre

Mais la fable ne s'arrête pas au seul constat de l'ingratitude humaine. Car La Fontaine reprend le récit et deux vers, un alexandrin et un décasyllabe lui suffisent pour évoquer la mort de la couleuvre. L'homme commence d'abord par rejeter tous les témoignages contre lui, en attaquant leurs auteurs par l'expression méprisante « **ces gens-là** ». Puis, il met à mort la couleuvre. La rapidité et la violence de cette mort (noter l'allitération en « s », « **du sac et du serpent** », ainsi que le rejet au début du vers 83 de l'expression « **contre les murs** ») montrent que l'homme ne supporte pas d'être confronté à la vérité de son comportement.

2) La portée de la fable

Limitée au vers 85, le sens de la fable est clair et met en cause la manière dont l'homme se comporte avec les animaux et la nature tout entière, en considérant que tout lui est dû. Mais les trois premiers vers de la morale (vers 84 à 87) modifient la symbolique des personnages : l'homme, ce sont « **les grands** » et la couleuvre, la vache, le bœuf et l'arbre, deviennent « **quadrupèdes, et gens, et serpents** ». Ainsi La Fontaine critiquerait les puissants, persuadés que « **tout est né pour eux** », eux que « **la raison [...] offense** » et qui répondent par la force à tout discours critique. Dès lors, la fable prolonge la réflexion, en revenant sur « la couleuvre ». Les rimes **gens/serpents/dents** mettent en jeu la question

de langue et de la parole : celui qui ose prendre la parole directement pour critiquer les grands, celui qui joue le rôle du serpent en ouvrant la bouche pour parler, « **c'est un sot** », car il est voué à la mort. L'utilisation de la première personne « **J'en conviens** » marque l'adhésion du fabuliste qui pose tout de même la question : « **Mais que faut-il donc faire ?** » et place ainsi chacun en face de sa responsabilité dans cette situation d'injustice et de contrainte.

La réponse à la question est donnée dans le dernier vers : « **parler de loin ou bien se taire** », sans que l'on sache exactement qui parle (le tiret marque un changement d'interlocuteur). La difficulté réside bien sûr dans l'interprétation de l'expression « **de loin** ». S'agit-il d'un éloignement géographique ? Critiquer quand on est hors de portée ? C'est une possibilité mais on peut aussi penser qu'il faut parler « **de loin** », c'est-à-dire de manière détournée, oblique, comme un fabuliste par exemple, qui parle des animaux ou de l'homme ou des grands, mais laisse en fin de compte aux lecteurs le soin d'interpréter la fable et de la lire comme ils le souhaitent.

Conclusion

Une fable complexe et riche, dont la morale se déploie dans plusieurs directions. Au final, même si la fable paraît résignée et s'achève bien par « **se taire** », elle a réussi son but : le lecteur ne défend pas l'homme mais donne raison à la couleuvre. Il prend le parti des persécutés contre les persécuteurs, il n'est plus dupe du discours des puissants, et sait désormais de quel côté se trouve l'ingratitude.

Documents complémentaires : Le villageois et le serpent : VI, 13

Esope conte qu'un Manant,
Charitable autant que peu sage,
Un jour d'hiver se promenant
A l'entour de son héritage,
Aperçut un Serpent sur la neige étendu,
Transi, gelé, perclus, immobile rendu,



N'ayant pas à vivre un quart d'heure.
Le Villageois le prend, l'emporte en sa demeure ;
Et, sans considérer quel sera le loyer
D'une action de ce mérite,
Il l'étend le long du foyer,
Le réchauffe, le ressuscite.
L'animal engourdi sent à peine le chaud,

Que l'âme lui revient avecque la colère.
Il lève un peu la tête et puis siffle aussitôt,
Puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut
Contre son bienfaiteur, son sauveur, et son père.
Ingrat, dit le Manant, voilà donc mon salaire ?
Tu mourras. A ces mots, plein d'un juste courroux,
Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête ;
Il fait trois serpents de deux coups,
Un tronçon, la queue et la tête.
L'insecte sautillant, cherche à se réunir,
Mais il ne put y parvenir.
Il est bon d'être charitable,
Mais envers qui ? c'est là le point.
Quant aux ingrats, il n'en est point
Qui ne meure enfin misérable.